

Le problème du Socrate historique

Autor(en): **Martin, Victor**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1935)**

Heft 96

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PROBLÈME DU SOCRATE HISTORIQUE

Plus que toute autre figure de l'antiquité, celle de Socrate est restée vivante. Songez aux plus connus, à ceux même qui, comme Cicéron, se sont révélés dans des lettres intimes, nous ne les voyons pas s'enlever devant nos yeux avec une netteté aussi concrète, dans le mouvement même de la vie. Ils restent tous un peu abstraits et schématiques ; Socrate, lui, a trois dimensions. Nous avons entendu parler des autres, mais nous avons rencontré, entendu, coudoyé en personne le fils de Sophroniscos et de Phénarète. Ses singularités, son maintien, presque son accent nous sont familiers. Nous l'avons observé en mainte circonstance et savons aussi bien comment il se comportait à la table d'un délicat que dans les camps, sur le champ de bataille, ou parmi ses jeunes admirateurs. La figure de Socrate est conservée pour la postérité dans un film animé et parlant créé par l'art dramatique, non sous la forme d'une momie immobilisée dans les bandelettes d'un traité de philosophie ou d'une narration historique.

Cette immortalité corporelle dont Socrate est seul à jouir est la conséquence d'un procédé d'exposition appliqué par de grands artistes. Cependant, l'extrême vivacité du portrait en garantit-elle la ressemblance et peut-on conclure de l'impression de réalité donnée par quelques-unes au moins des représentations littéraires de Socrate à l'authenticité historique de celles-ci ? Certains paraissent l'avoir cru, comme par exemple Burnet : « Le Socrate platonicien », écrit-il dans la préface de son édition du *Phédon*, p. LVI, « n'est pas un simple type, mais un homme vivant. Cette constatation, plus que toute autre

chose, justifie notre conviction qu'il est en réalité le Socrate historique. » Mais ne serait-on pas en droit d'objecter qu'une pure création de l'imagination poétique peut présenter tous les caractères de la réalité ? La fiction littéraire de tous les temps en fournirait de nombreux exemples. Il suffit de rappeler la concurrence que Balzac se vantait de faire à l'état civil. La vivacité du portrait socratique, justement célébrée par Burnet, pourrait donc s'expliquer par de tout autres causes que celles qu'il indique.

A ne considérer le problème socratique que sous l'aspect littéraire de la plausibilité du Socrate des dialogues platoniciens, la thèse inverse pourrait également être soutenue qui ferait de ce sage un produit de l'imagination créatrice à ranger à côté du père Goriot et de Madame Bovary, d'Antigone et d'Alceste parmi les êtres immortels engendrés par les poètes pour la joie d'une humanité moins durable que ces fictions. Cette thèse est, en effet, celle que M. Dupréel a soutenue dans son livre sur *La légende socratique et les sources de Platon* (1) : « L'œuvre, la vie et la mort de Socrate », affirme-t-il, « sont une fiction littéraire. Il n'y a pas eu de révolution socratique dans la pensée grecque ». Ainsi, à l'inverse de Burnet qui retrouve dans Platon le Socrate historique et rien que lui, M. Dupréel proclame que ce Socrate, s'il a existé, n'a été que le point d'appui initial et accidentel duquel s'est élancée dans l'espace libre la fantaisie créatrice de l'auteur du *Banquet*. L'individu dénommé Socrate, pris en lui-même, n'aurait ainsi pas plus de signification pour l'histoire des idées que n'en a pour l'histoire littéraire la femme insignifiante, mais réelle, qui a suggéré à un Flaubert la première idée de son Emma Bovary et dont il a fait, par amplifications successives, un être de vie et de symbole que ne relie plus au modèle initial qu'un fil à peine perceptible. Il faudrait donc faire disparaître Socrate de l'histoire de la philosophie et restituer les idées qui lui sont prêtées dans les dialogues à leurs vrais propriétaires. Pour M. Dupréel, ce sont celles des Sophistes. Mais cet aspect de la question est pour le moment hors de nos préoccupations. Il nous suffit de marquer que des considérations esthétiques, dégagées de toute référence à l'histoire, autorisent des conclusions inconciliables et que, par conséquent, l'esthétique, toute seule, est impuissante à éclairer le problème du Socrate historique.

Indépendamment de cela, les thèses antagonistes qui viennent d'être exposées définissent bien les deux pôles entre lesquels oscille

(1) Bruxelles 1922.

constamment la critique à propos de Socrate : acceptation totale des témoignages ou au moins d'un témoignage privilégié, condamnation de tous les témoignages sans exception. Entre ces extrêmes il y a naturellement toute une série de positions intermédiaires qui ont été aussi tour à tour occupées et délaissées. On pourra lire dans le récent ouvrage de M. Diès, *Autour de Platon* (1927), l'ingénieuse histoire de ces allées et venues.

Ces variations déconcertantes proviennent en partie du disparate qu'offrent ces dits témoignages, tant au point de vue de la forme que de l'inspiration, sans parler de la date. Le plus ancien est constitué par la comédie des *Nuées*, représentée en 423, à laquelle il faut ajouter des allusions isolées éparses chez Aristophane et les autres comiques. Puis viennent les dialogues de Platon, dont on sait que la chronologie absolue reste un problème toujours ouvert, les œuvres socratiques de Xénophon et de ceux qu'on appelle, par comparaison avec l'auteur du *Phédon*, les petits Socratiques. Tout ce groupe d'auteurs, Platon inclus, n'a pu assister qu'aux dernières années de la vie du philosophe, et les écrits qui en émanent n'ont été composés, sauf, peut-être, quelques rares exceptions, qu'après l'issue tragique du procès de 399. Enfin vient Aristote. Mais son arrivée à Athènes comme jeune homme est de trente ans postérieure à la mort de Socrate. Il ne le connaît que par la littérature et par les traditions conservées à l'Académie. On voit qu'il est difficile à première vue de trouver une commune mesure entre des œuvres si diverses. Quel rapport peut-il exister entre la charge exubérante d'Aristophane et les sublimes méditations rapportées dans le *Phèdre* ou dans le *Phédon*, entre celles-ci et les propos terre à terre que prête à son héros l'excellent Xénophon ou même les sèches indications qu'Aristote consacre au contenu logique de la pensée socratique ?

Plutôt que de chercher le commun dénominateur de ces productions disparates, entreprise longue, pénible et hasardeuse, la critique a généralement préféré donner sa confiance à l'une d'entre elles ou au groupe dont elle fait partie, en écartant toutes les autres comme dénuées de valeur historique. Malheureusement l'unanimité ne s'est jamais faite sur ce qu'il fallait accepter et rejeter dans la tradition, et c'est ainsi qu'on a vu des exégètes s'inféoder successivement à Platon, à Xénophon, à Aristote et même parfois à la comédie, sans que leurs préférences nous paraissent jamais absolument justifiées.

Les recherches si prolongées et si pénétrantes de tant de savants —

l'enquête bien connue de Karl Joël sur *Le Socrate authentique et le Socrate de Xénophon* n'occupe-t-elle pas 1699 pages et celle plus récente de M. H. Maier, 638 ? — ne doivent-elles aboutir qu'à fonder le scepticisme et devons-nous désespérer à jamais de saisir, sinon dans toutes ses parties, du moins dans quelques-unes d'entre elles, le Socrate authentique qui conversa dans les rues d'Athènes avec les profanes et les savants, avec les artisans et avec les fils des grandes maisons ? Pour cela il faut examiner quelles sont les conditions du succès et si elles peuvent être satisfaites. Il est possible que ce ne soit qu'au prix d'un labeur infini, mais le Socrate platonicien n'enseigne-t-il pas que la vérité vaut tous les efforts et que dans sa seule recherche réside déjà une vertu ? (*Ménon* 86 B). Mettons-nous donc en quête sous le signe même du sage auquel sont consacrées nos investigations.

* * *

Le problème socratique et les conditions de sa solution. — Dans quel esprit et avec quelle méthode l'enquête sur le vrai Socrate doit-elle être poursuivie, voilà ce qu'il s'agit d'examiner tout d'abord. Peut-être parviendrons-nous, en mettant à contribution certaines études récentes et les remarques suggérées par leurs résultats, à mettre un peu mieux au point l'instrument qui permettrait d'aborder avec quelque succès le problème du Socrate historique⁽¹⁾.

(1) Afin de ne pas surcharger cette étude de références nous indiquerons ici, une fois pour toutes, les principaux travaux sur lesquels elle se fonde. Il s'agit surtout de ceux des deux éminents platoniciens écossais John BURNET et Alfred TAYLOR. Du premier on retiendra d'abord deux éditions annotées : *The Phaedo of Plato*, Oxford 1911, et *The Euthyphro, Apology and Crito*, Oxford 1924. En outre les études suivantes : *The socratic doctrine of the soul* dans les Proceedings of the British Academy, 1915-16 ; *Greek Philosophy*, ch. VIII à X, Londres 1932 (dernière édition) ; *Platonism*, Berkeley (Californie) 1928, l'article *Socrates* dans Hastings, Encyclopædia of Religion and Ethics, 1920. La question socratique est particulièrement en évidence dans les ouvrages suivants de TAYLOR : *Varia Socratica*, Oxford 1911 (surtout les chapitres I, The impiety of Socrates, et IV, The Phrontisterion) ; *Plato's biography of Socrates* dans les Proceedings of the British Academy, 1917-18 ; article *Socrates* dans Encyclopædia britannica, 14^e éd., 1929 ; *Socrates*, Londres 1932. On y ajoutera l'étude de H. GOMPERZ : *Die sokratische Frage als geschichtliches Problem*, parue dans l'Historische Zeitschrift, 1924 t. CXXIX, p. 377 s. Il faut mentionner encore l'ouvrage d'Elie ANGÉLOPOULOS, *Aristophane et ses idées sur Socrate*, Athènes 1933 (en grec, résumé en français paru la même année). La principale originalité de cette étude réside dans le fait qu'elle n'est pas l'œuvre d'un philologue de profession. Si cette qualité permet d'échapper à certains préjugés, elle risque d'entraîner à des erreurs d'appréciation. Les opinions de l'auteur méritent donc d'être considérées en raison de leur hardiesse, mais à condition qu'on les contrôle soigneusement.

Constatons d'abord son extrême complexité. Il présente des aspects divers qui demandent chacun pour être apprécié justement des compétences différentes, philosophiques d'abord, mais aussi psychologiques, littéraires et philologiques. C'est au point de vue littéraire et philologique que nous nous placerons surtout dans cette étude, mais sans perdre de vue que des enquêtes parallèles devraient être menées en partant d'autres points de vue, car seule la confrontation de leurs résultats respectifs pourra, selon nous, par voie de correction mutuelle et de compensation, amener un jour à un résultat conciliant les opinions contradictoires et à une certaine unité.

Une condition indispensable au succès de ces recherches parallèles est qu'elles soient conduites dans l'esprit le plus ingénu et sans idée préconçue d'aucune sorte. Car c'est à cet égard qu'on paraît avoir surtout péché jusqu'ici. Un exemple concret montrera combien il est difficile de se défaire de tout parti pris ; si l'on échappe sur un point à cette erreur, on y succombe parfois sur un autre. Dans son importante étude sur *Les Mémoires de Xénophon et notre connaissance de Socrate*, parue en 1910 dans l'*Année philosophique*, Léon Robin a bien marqué la difficulté que rencontre l'historien de Socrate cherchant la figure authentique de son héros dans les dialogues socratiques. Pour les apprécier, dit-il, on se sert souvent d'arguments « où se trouve toujours plus ou moins présupposée (ce qui est d'une logique contestable) une certaine conception du personnage de Socrate et de son action philosophique » (p. 32). L'auteur a bien vu le parti pris doctrinal auquel il s'agit d'échapper, mais ne tombe-t-il pas dans un parti pris d'un autre genre lorsqu'il proclame, apparemment comme un postulat, que les auteurs de dialogues socratiques ont pris à l'égard de leur modèle toutes les libertés, et que, par conséquent, celles de Xénophon n'ont rien « de plus scandaleux que les anachronismes de Platon et que la liberté avec laquelle celui-ci met dans la bouche de Socrate des réflexions et des théories qui sont manifestement les siennes ? » Sans parler des prétendus anachronismes de Platon qui sont, pour la plupart, imaginaires, et dont on ne devrait plus faire état ⁽¹⁾, l'affirmation que nous venons de transcrire

(1) La dislocation (διοικισμός) des Arcadiens dont parle le *Banquet* (193 A. 2) est identifiée depuis le rhéteur Aristide (II, 371, Dindorf) à celle que les Spartiates infligèrent à Mantinée peu après la paix d'Antalcidas (386) et que Xénophon rappelle, *Hell.* V, 2,5 et 7 : διωκίσθη δὲ ἡ Μαντινεία τετραχῆ καθάπερ τὸ ἀρχαῖον ἕκουσιν. WILAMOWITZ a depuis longtemps fait remarquer (*Hermes*, XXXII [1897], p. 102, n. 1 et *Plato*, II, p. 177) que l'expression dont se sert Platon concorde beaucoup mieux avec la situa-

ne tient-elle pas par avance pour réglée une question préalable fort délicate dont dépend en effet pour une bonne part la solution du problème qui nous occupe, c'est-à-dire celle du genre littéraire que constituent justement ces dialogues, de leur matière, de leur but, de leurs procédés et des limites qu'ils imposent ou des libertés qu'ils laissent à la fantaisie de l'auteur ?

C'est seulement en partant d'une idée préconçue du dialogue socratique qu'on peut affirmer que Platon se sert de Socrate comme d'un simple porte-voix pour exprimer ses propres doctrines. Dans ce cas, certes, au moins en ce qui concerne la pensée de Socrate, il n'y aurait rien à tirer des dialogues platoniciens. Cependant une telle affirmation anticipe le résultat d'une enquête d'histoire littéraire qui n'est point close, et, tant qu'on n'aura pas donné de réponses définitives à certaines questions fondamentales, la mise à l'index de Platon apparaîtra comme prématurée. Qu'est-ce en effet qu'un dialogue socratique, à quelles fins sert-il et par quels procédés arrive-t-il à ces fins ? C'est là un champ d'études très vaste et dont l'exploitation n'est nullement terminée. Tout le problème chronologique

tion de l'an 417, où, après la première bataille de Mantinée, l'unité politique de l'Arcadie fut dissoute par les Lacédémoniens par la reconnaissance de l'autonomie individuelle des cités arcadiennes (cf. Thucydide, V, 81). L. ROBIN, dans la notice en tête de son édition du *Banquet*, p. IX, ne se prononce pas entre les deux interprétations, mais dans la note *ad loc.*, p. 36, il semble bien favoriser la première. C'est laisser le lecteur dans l'embarras. On sait d'autre part que le *Banquet* qui fournit le cadre du dialogue est censé avoir eu lieu en 416. De même pour l'enrichissement soudain d'Isménias de Thèbes auquel il est fait allusion dans le *Ménon* 90 A, cf. *République*, I, 336 A. On l'explique généralement comme une conséquence des distributions d'argent effectuées pour le compte du Roi de Perse par un certain Timocratès de Rhodes, aux fins de corruption, durant l'hiver 395-6 (cf. Xénophon, *Hell.* III, 5, 1-2 ; V, 2, 35). Ainsi Alfred CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, 2^e éd., IV, 280, n. 3 ; édition du *Ménon*, p. 231 et 265, n. 1 ; CHRIST-SCHMID, *Geschichte der griechischen Literatur*, 6^e éd., 680 ; UEBERWEG-PRÆCHTER, *Geschichte der Philosophie*, I, 201 ; SWOBODA, Art. *Ismenias* 1 dans PAULY-WISSOWA, p. 2136. Comme, dans le *Ménon*, ces richesses ont été remises à Isménias par un certain Polycratès (ὁ νῦν νεωστὶ εἰληφώς τὰ Πολυκράτους χρήματα Ἴσμηνίας ὁ Θηβαῖος) on n'hésite pas à modifier le texte et à remplacer Πολυκράτης par Τιμοκράτης. Indépendamment de l'arbitraire d'un tel procédé, on oublie 1^o qu'Isménias était déjà fort riche avant l'an 404, date à laquelle il soutint financièrement le parti démocratique athénien contre le gouvernement oligarchique installé par les Spartiates, ainsi qu'il appert de Justin V, 9.8 : « Itaque et Ismenias, Thebanorum princeps, etsi publicis non poterat, privatis tamen viribus adjuvabat » ; et surtout 2^o que WILAMOWITZ a remis en évidence dans son *Plato*, II, p. 104, un passage de Zénobius, V, 63 (Leutsch-Schneidewin, *Paroem. Graeci*, I, p. 146) indiquant qu'un Thébain du nom de Polycratès avait découvert un trésor enseveli par Mardonius au moment de la bataille de Platées en 479. Ainsi tout apparaît en ordre dans le texte du *Ménon*,

y est intéressé, et d'ailleurs les dialogues du seul Platon ne sont pas uniformes et ne paraissent pas répondre toujours à la même formule. Il ne faut pas non plus oublier à ce propos qu'Aristote signalait déjà une ressemblance formelle entre les dialogues socratiques et les mimes de Sophron. Or, ce dernier auteur, pour lequel la tradition attribue à Platon une grande admiration, a excellé dans l'expression réaliste de scènes de la vie journalière. Le réalisme est donc au moins un élément du dialogue socratique. L'adoption de ce mode d'expression permettait à Platon de présenter une image vivante de son héros et l'on ne voit pas pourquoi il l'aurait choisi si ce n'avait été dans le but de faire revivre son modèle dans le cadre de son activité journalière, au milieu de ses auditeurs habituels, tel que les Athéniens l'avaient connu, ce qui n'exclut nullement du reste des intentions apologétiques. Mais la meilleure apologie ne pouvait-elle pas être de montrer à un public prévenu la vraie figure du condamné de 399 ? Le soin extrême que Platon a mis à respecter la vraisemblance historique dans le cadre et la mise en scène des dialogues apparaît toujours davantage à mesure que leur analyse sous ce rapport est poussée plus profond. Platon s'installe dans une société évanouie pour la ressusciter devant ses contemporains avec toutes les ressources de l'artiste et du psychologue. Est-il vraisemblable que ces scrupules de vérité se soient limités à l'extérieur des personnes et au cadre de leurs rencontres sans tenir compte des sentiments et des idées qui sont pourtant un élément autrement important de la personnalité ?

L'attitude variable des critiques à l'égard des œuvres socratiques de Xénophon s'explique par des raisons analogues. Selon l'idée que chacun s'est faite de cet écrivain et des différents ouvrages où il a parlé de Socrate, son témoignage a été honni ou au contraire salué comme le seul auquel on pût se fier. Faute de notions préalables précises sur l'auteur et ses travaux, c'est-à-dire en l'absence de réponses définitives à des questions d'histoire littéraire, la critique s'est trouvée réduite à juger sur des apparences. Xénophon étant classé parmi les historiens dans les manuels de littérature à cause des *Helléniques* et de l'*Anabase*, Emile Boutroux a pu professer que, de tous les socra-

Isménias est l'héritier de Polycratès, νεωστὶ doit se comprendre en fonction de Socrate, non de Platon, et le prétendu anachronisme s'évanouit. Il est aussi facile de démontrer que les allusions historiques contenues dans *Ion* 541 CD peuvent toutes se référer à des faits antérieurs à la mort de Socrate. On peut donc s'étonner de voir des ouvrages de références comme l'*Ueberweg-Praechter* faire encore état de ces « anachronismes ».

tiques, Xénophon étant le seul « historien de profession », son témoignage avait droit à la priorité sur tous les autres⁽¹⁾. Seulement quelle espèce d'historien est Xénophon ? Tout dépendra de la réponse à cette question, et elle ne peut être fournie que par l'historien de la littérature qui envisage toute l'œuvre de l'auteur des *Mémoires* et évalue les écrits socratiques à la lumière de son jugement d'ensemble. Nul doute qu'il sera conduit à inverser l'opinion de Boutroux.

Ainsi les présomptions fondées sur la nature du genre littéraire auquel appartiennent les dialogues ne sont pas favorables au dogme du Socrate porte-voix, au moins sous sa forme absolue. On doit plutôt admettre a priori que des compositions destinées à mimer l'activité d'un homme de pensée ne lui ont pas prêté uniquement des doctrines qui n'ont jamais été les siennes. Mais cette observation nous impose aussi la tâche de trouver une méthode qui permettrait de distinguer le fond socratique des éventuelles amplifications platoniciennes. Comme l'a dit excellemment M. Diès : « Puisqu'on fait tant de cas de la comparaison des dialogues avec les mimes de Sophron, refusera-t-on de voir, dans l'image qu'ils nous laissent de Socrate, une œuvre d'art ? Quelle est la méthode et quels sont les procédés ordinaires de l'art platonicien et pouvons-nous comprendre l'image platonicienne de Socrate sans l'interpréter en fonction de cette méthode et de ces procédés ? »⁽²⁾ On ne saurait mieux dire. Mais on voit quelles études délicates restent à faire pour asseoir solidement un jugement sur les parties authentiquement socratiques des dialogues platoniciens.

On aperçoit toute l'importance que prend, pour la solution du problème socratique, une juste appréciation des conditions d'existence de chacun des genres littéraires auxquels la vie, les mœurs, les doctrines de cette remarquable personnalité ont servi de matière. On entrevoit aussi l'influence que les lois du genre ont exercée chaque fois sur la représentation qui a été faite de Socrate par leur intermédiaire. La conclusion de ces observations ne peut être que celle-ci :

(1) Moyennant certaines conditions, dit Boutroux, « l'historien a le droit aujourd'hui, non seulement d'invoquer le témoignage de Xénophon à côté de ceux de Platon et d'Aristote, mais encore de le mettre en première ligne, puisque, seul des trois, Xénophon est historien de profession », *Socrate fondateur de la science morale*, dans *Etudes d'histoire de la philosophie*, p. 17. La partialité de Schleiermacher et de ses disciples envers Platon, dit-il encore à la même page, a compromis « l'autorité du seul de nos témoins qui fût historien de profession et qui s'occupât de nous dire ce qu'en fait et pour lui-même avait été Socrate ». — (2) *Autour de Platon*, I, p. 147.

l'inconciliabilité des différents portraits du fils de Sophroniscos ne peut plus être affirmée comme un axiome. Les différences qu'ils présentent les uns par rapport aux autres sont imputables aux deux facteurs suivants : 1. à la stylisation particulière du genre littéraire employé chaque fois comme moyen d'expression, 2. au coefficient personnel de talent, de capacité et de connaissance de l'artiste qui s'en est servi. Une seconde et importante conséquence, découlant de la précédente, est qu'il n'est plus légitime aujourd'hui de choisir, pour connaître le vrai Socrate, entre Aristophane, Platon et même Xénophon. Tous trois sont des artistes qui représentent, selon leurs capacités respectives, d'ailleurs fort inégales, avec des intentions qui ne se ressemblent point, et à l'aide de moyens d'expression fort différents, possédant chacun ses règles propres, un modèle identique qu'ils n'ont pas tous pénétré au même degré ni même observé aussi soigneusement les uns que les autres.

Des dialogues et autres écrits socratiques si l'on passe à la comédie, on s'aperçoit que la même incertitude règne chez les critiques modernes à l'égard de ce témoignage. Beaucoup ont pensé et pensent encore qu'il doit être éliminé a priori. Ainsi procèdent, dans des ouvrages tout récents, le professeur Arthur Rogers et le père A.-J. Festugière. Ils écartent le témoignage des *Nuées* à peu près pour les mêmes raisons. Le personnage qu'on y voit n'a selon eux pas même sûrement les traits extérieurs du vrai Socrate. Pour le reste, en tout cas, c'est un assemblage des travers de la classe entière des Sophistes, dit Festugière⁽¹⁾, ou un comprimé des idées fausses que le populaire se faisait du personnage, pense Rogers⁽²⁾, ce qui revient à peu près au

(1) A.-J. FESTUGIÈRE, *Socrate*, Paris, Flammarion, 1934, p. 76 s. : « Le personnage ainsi raillé n'est même pas l'individu Socrate. En lui s'assemblent tous les travers de la classe entière des Sophistes ». L'auteur accuse même Aristophane de ne pas avoir su tirer parti de l'extérieur grotesque et des manières insolites du personnage. « De ce risible Socrate, le comique n'a rien retenu. » C'est oublier le masque et le jeu de l'acteur sur lequel renseigne l'allusion fameuse du vers 362 qu'Alcibiade reprend dans le *Banquet* 221 b, preuve que le trait correspond à la réalité. Il est donc impossible de conclure avec l'auteur que « l'attaque n'apprend rien ! » — (2) Selon A.-K. ROGERS, *The Socratic problem*, Yale Univ. Press, 1933, p. 87, Aristophane « accepte un type déjà créé par l'imagination populaire, et un cliché de cette espèce est toujours une image composite faite d'éléments confusément et souvent illogiquement rapprochés ». Pour l'auteur, le Socrate des *Nuées* est formé d'un extérieur réel, « plus les notions vagues et, en majeure partie, incorrectes, touchant les tendances des philosophes, qui s'étaient infiltrées dans la conscience populaire » (*id.*, p. 145). Cette conception n'est guère compatible avec l'échec de la pièce. Si le public y avait trouvé l'image de Socrate qui lui convenait, pourquoi ne l'aurait-il pas applaudie ?

même. Une telle opinion ne devrait toutefois prévaloir que si elle était imposée par une connaissance complète du genre comique et de ses lois. Quoiqu'il reste encore beaucoup à faire sur ce chapitre à l'histoire de la littérature, on peut cependant déjà affirmer que l'intention prêtée à l'auteur des *Nuées* d'avoir voulu mettre en scène sous le nom de Socrate un type composite ou une sorte de figure conventionnelle du philosophe tel que le concevait le vulgaire serait unique en son genre. Jamais la comédie, lorsqu'elle met en scène un personnage sous son propre nom, ne procède, à notre connaissance, de cette façon-là. Les figures de Cléon, d'Eschyle et d'Euripide l'attestent suffisamment ; ces personnages peuvent bien devenir le symbole du démagogue et du poète classique ou « avancé », mais secondairement seulement, et sur la base de traits de caractère qui sont personnels aux modèles. Aucun spectateur ne s'est jamais mépris sur l'identité de l'un ou de l'autre, et il ne peut en aller autrement pour Socrate. On voit à quel point l'étude préalable des conditions du genre est nécessaire pour déterminer le contenu historique du Socrate d'Aristophane. En tout cas le seul fait que ce personnage a pu être choisi comme protagoniste d'une comédie indique qu'il jouissait à l'époque d'une incontestable notoriété et que le poète a dû présenter de lui un portrait, certainement caricatural, mais reconnaissable et, par conséquent, dans une certaine mesure, fidèle au modèle. Ces considérations, suggérées par une rapide revue des conditions mêmes du genre comique, portent, à elles seules, un coup décisif à la thèse extrême de M. Dupréel. Ici apparaît encore une fois l'importance du facteur littéraire dans le problème socratique⁽¹⁾.

(1) Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer l'analogie qui existe, au point de vue critique, entre le problème socratique et celui des origines chrétiennes. Dans les deux cas il s'agit de remonter à travers des traditions littéraires de nature diverse jusqu'à une personnalité initiale qui n'a laissé aucune trace écrite de son activité, mais dont le rayonnement exceptionnel a provoqué toute une littérature, tant favorable qu'hostile, en partie seulement conservée. Les auteurs des Evangiles canoniques obéissent à une inspiration analogue à celle des Socratiques et peuvent être mis en parallèle avec eux. D'autre part, dans chacun de ces groupes d'écrits, on peut distinguer des catégories qui se correspondent *grosso modo*, Xénophon et les petits Socratiques rappelant plutôt les Synoptiques, et le quatrième Evangile pouvant être comparé, pour la qualité de la pensée, à l'œuvre de Platon. En quelque mesure, Platon est à Socrate comme l'auteur du quatrième Evangile est à Jésus. L'appréciation de cette tradition en vue de la reconstitution de la personnalité historique du Christ pose donc précisément les problèmes devant lesquels se trouve la critique socratique. Cette dernière possède cependant une donnée supplémentaire, celle que constitue la comédie. Il n'y a pas, à la disposition des critiques du Nouveau Testament, une source de renseignement équivalente.

Ainsi donc, bien loin de rejeter d'office le témoignage des poètes comiques sur Socrate, nous devons au contraire reconnaître d'entrée de jeu qu'il contient nécessairement une certaine part de vérité. Il reste à trouver le moyen de l'isoler des exagérations et des déformations qui la défigurent. On ne pourra y parvenir qu'autant qu'on aura déterminé l'esprit et les procédés du genre comique, et ceux d'Aristophane en particulier. Force nous est donc de constater que les a priori en matière de littérature exercent une grande influence sur le traitement de la question socratique. On se contente d'impressions et, sur ce point, l'historien de la littérature ne fournit pas encore à son collègue, l'historien de la philosophie, tout l'appui qu'il devrait lui apporter. On opère trop souvent avec des notions toutes faites de la comédie, du dialogue socratique, du traité philosophique, de l'apologie, sans se rendre assez compte que ce sont là des genres distincts qui obéissent respectivement aux nécessités du style qui est le leur, et qu'il importe d'en connaître les exigences, si l'on veut mesurer la distance qui sépare la matière réelle mise en œuvre dans ces ouvrages de la présentation artistique qu'ils en donnent. Il faut naturellement distinguer ce que j'appelle l'a priori en littérature d'une notion exacte et nuancée, fondée sur une étude indépendante et approfondie des documents, des nécessités et des procédés d'un genre. Une telle étude, exécutée pour elle-même, devra précéder l'examen de la figure de Socrate telle qu'elle nous apparaît dans les différents ordres de documents qui nous l'ont transmise.

* * *

La méthode. — Dès lors il devient facile, en théorie, de définir la méthode qui permettrait d'atteindre le Socrate authentique à travers les représentations qui nous ont été léguées de sa personne. Elle consisterait à déterminer dans chaque cas le produit respectif des deux facteurs qui viennent d'être définis. En éliminant les déformations du modèle qui leur sont imputables, on obtiendrait un résidu commun qui serait, sinon le vrai Socrate tout entier, au moins des parties incontestables de celui-ci.

Mais formuler théoriquement une méthode est une chose, l'appliquer pratiquement en est une autre. Il a suffi d'énoncer les conditions du fonctionnement de la nôtre pour faire voir qu'il dépend de connaissances qui ne seront jamais en totalité à notre portée. Les facteurs

de déformation de la réalité qui ont agi sur la représentation de Socrate ne sont pas susceptibles d'être définis avec une précision mathématique ; l'étendue de leur action échappera toujours plus ou moins à nos mesures. A quelle limite s'arrêtera la fantaisie d'un comique, et du comique Aristophane en particulier, sur un point donné ? Voilà qui restera toujours matière à appréciation plus ou moins subjective, de même que la mesure dans laquelle un Socratique, rendant hommage à son maître et désireux d'en conserver l'image authentique, peut prolonger les pensées amorcées dans les conversations du maître, quand il est un Platon, ou, au contraire, les rétrécir quand il est un Xénophon ? Pour ne pas se tromper en ces matières il ne faudrait pas être moins que le Créateur lui-même et assister au fonctionnement de ces intelligences. C'est dire les approximations dont il faudra toujours nous contenter. Toutefois il n'était peut-être pas inutile, fût-ce en déployant quelque pédantisme, de prendre clairement conscience des conditions dont dépend la solution du problème du Socrate historique, ne serait-ce que pour éviter certains errements et tendre au moins vers une vérité peut-être partiellement hors d'atteinte. Cette théorie, nous en avons trouvé les éléments dans les écrits de ceux qui ont abordé ce problème séduisant et redoutable. Il a suffi de déduire les raisonnements sur lesquels se fondent leurs conclusions et d'en apprécier la valeur.

On a pu croire longtemps le problème du Socrate historique un problème insoluble parce qu'on considérait aussi bien le Socrate d'Aristophane que celui de Platon et de Xénophon comme des créations de l'imagination. Animé de cette conviction, M. Robin pouvait déplorer l'absence d'un terme de comparaison incontestablement authentique auquel rapporter les indications contenues dans les dialogues pour en mesurer la valeur historique, et déclarer que la critique socratique tournait dans un cercle vicieux. Pour atteindre, en effet, ce qui dans Platon ou Xénophon est socratique, « il nous faudrait connaître aussi ce qu'il s'agit précisément de découvrir, quelle fut la matière de l'enseignement de Socrate : c'est un cercle »⁽¹⁾. Au contraire, si, comme nous le croyons, les écrivains qui se sont occupés de Socrate n'ont fait que représenter par des moyens et dans un esprit différents une même figure réelle, alors leurs ouvrages constituent, en quelque manière, réciproquement ce terme de comparaison par rapport les uns aux autres. En tout cas les points sur lesquels ils sont

(1) *Art. cité*, p. 41.

d'accord peuvent être regardés comme des traits authentiques du modèle. Il n'est même pas indispensable de distinguer les auteurs qui reproduisent directement ce modèle d'après nature de ceux qui le reconstituent d'après les souvenirs ou les relations écrites de contemporains. Les coïncidences que la comparaison révélera garantiront la valeur historique du fait sur lequel porte l'accord, pourvu que l'indépendance des traditions soit prouvée. Il faudra seulement éliminer les simples répétitions par un auteur des dires d'un prédécesseur, par exemple des affirmations de Xénophon reproduisant sûrement des données platoniciennes (1).

Pratiquement c'est donc à la comparaison des traditions entre elles qu'il faudra recourir pour résoudre, sur les points où la comparaison est possible, le problème du Socrate authentique. Il conviendra de partir du témoignage le plus rapproché par la date de l'objet à définir et le moins suspect de tendance à l'apologie. C'est évidemment celui des Comiques. La tradition relative à Socrate se divise en deux branches indépendantes qui ne se ressemblent ni par la date, ni par l'inspiration : la comédie et les écrits des Socratiques. Si ces derniers se réfèrent occasionnellement à la comédie pour la réfuter, celle-ci leur est antérieure et, de ce fait, absolument indépendante. De plus, ces deux traditions sont antagonistes, puisque l'une est satirique et dépréciative, l'autre glorificatrice. La critique historique tire de cette situation un avantage, car on peut être assuré que là où ces deux traditions s'accordent, nous atteignons le véritable Socrate. Seulement il n'est pas toujours facile, comme on le verra, de déterminer si elles s'accordent ou se contredisent. En tout cas la réhabilitation du témoignage des Comiques et l'utilisation méthodique de celui-ci comme terme de comparaison avec les données des Socratiques est une conquête importante de la critique socratique des premières décades du XX^e siècle. Elle est due avant tout aux éminents platoniciens écossais J. Burnet et A. Taylor, à côté desquels on peut placer H. Gomperz en Allemagne. Les deux savants britanniques, conduisant leur enquête indépendamment l'un de l'autre, arrivaient en même temps (1911) à une conclusion identique. Comparant pour des raisons différentes les *Nuées* avec les dialogues de Platon, ils consta-

(1) On remarquera que pour y parvenir il faudrait 1^o établir la chronologie des écrits de ces deux auteurs, 2^o s'assurer que les coïncidences entre eux sont bien dues à des emprunts du plus récent au plus ancien. On voit apparaître là l'importance des questions de chronologie.

taient la concordance, « frappante » dit l'un, « surprenante » dit l'autre, des deux témoignages, « même sur des points de détail »⁽¹⁾. De son côté, Gomperz, un peu plus tard (1924), soumettait à une étude attentive les allusions à Socrate éparses dans les fragments comiques, les confrontait avec les *Nuées*, établissait des concordances et proposait qu'on s'en servît comme de pierre de touche pour examiner les données des dialogues.⁽²⁾

Ainsi était suggérée une méthode de recherche. Nous avons essayé dans la première partie de ce travail de la fonder en théorie en partant de l'histoire littéraire et de la systématiser quelque peu. Nous voudrions maintenant en donner quelques applications destinées à la justifier par ses résultats. On verra en même temps à quoi elle peut prétendre, à quels obstacles elle se heurte et sur quels points elle est impuissante.

* * *

L'application de la méthode. — Il ne s'agit naturellement ici que de fournir quelques spécimens d'application d'une méthode, nullement d'entreprendre une étude systématique des données historiques relatives à Socrate contenues dans la Comédie. Ces spécimens concernent, les uns, des points restés en dehors des investigations de nos devanciers, les autres, des sujets sur lesquels leurs conclusions nous paraissent devoir être modifiées conformément au principe critique que nous avons essayé de définir plus haut. Nous espérons ainsi, tout en rendant hommage aux précurseurs qui nous ont montré la voie, apporter aussi quelques contributions à l'étude du problème qu'ils ont si heureusement rapproché de sa solution.

(1) BURNET, édition du *Phédon*, p. xxxix : « the narrative of the *Phaedo* is confirmed in a *striking* way by our earliest witness, Aristophanes ». TAYLOR, *Varia Socratica*, p. ix : « it will be shown that these two sources (Platon et Aristophane) confirm one another *surprisingly* even in little matters of detail ». — (2) Les idées qui sont à la base de ces travaux n'ont pas rencontré beaucoup de faveur en France. On s'en convaincra en lisant des articles comme celui de L. Robin dans la *Revue des Etudes grecques*, 1916, p. 129 (*Sur une hypothèse récente relative à Socrate*) ou les comptes rendus que A. Diès a reproduits dans *Autour de Platon*. Peut-être les savants écossais exagèrent-ils dans leur acceptation littérale des données comiques ; sur ce point il y a des réserves à faire. Mais c'est commettre une erreur au moins aussi grave que de refuser de prendre en sérieuse considération les indications d'Aristophane qui vont peut-être beaucoup plus loin qu'on ne croit à première vue.

La mémoire. — Taylor a fait cette remarque générale que le système éducatif de Socrate dans les *Nuées* rappelle en plus d'une rencontre le programme établi pour le roi-philosophe de la *République* ⁽¹⁾. Voici, sur un point déterminé, une confirmation de cette observation. Aux v. 412 et suivants des *Nuées*, le Chœur énumère à Strepsiade les qualités morales, physiques et intellectuelles requises pour profiter d'un séjour à l'école de Socrate. La première dont il est fait mention est la *mémoire*. Le futur adepte du « phrontistéron » doit pouvoir retenir dans son esprit les leçons du maître ; il doit donc être doué d'une bonne mémoire, *μνήμων*. De fait, la première question que lui pose Socrate est celle-ci : « As-tu de la mémoire ? » (ἢ μνημονικὸς εἶ ; v. 483). Malgré les affirmations du candidat à la sagesse, l'expérience prouve bientôt qu'il s'est vanté quant à ses aptitudes ⁽²⁾. Socrate se désespère : « Jamais je n'ai vu un homme aussi incapable, aussi maladroit, aussi oublieux (ἐπιλήσμονα). Les moindres bagatelles qu'on lui enseigne, il les a oubliées avant de les avoir apprises ! » (628 ss.). Finalement Socrate refuse, à cause de ce défaut de mémoire, de continuer à donner des leçons à Strepsiade, et le congédie avec ces paroles : « N'iras-tu pas te faire pendre, toi le plus oublieux et le plus maladroit des petits vieux ! » (790, cf. 855). Ainsi, qui veut devenir disciple de Socrate doit être doué d'une mémoire fidèle. Etre disciple de Socrate, c'est se destiner à la philosophie, telle qu'il la comprend. Cela revient donc à faire proclamer par Socrate que la mémoire est une qualité indispensable au futur philosophe.

Ouvrons maintenant la *République* et voyons quelles aptitudes le Socrate platonicien exige de ceux qui se voueront à la carrière philosophique. Son opinion, sur le point dont nous parlons, concorde exactement avec celle du Socrate comique. On le voit choisir les gardiens de l'Etat parmi les jeunes gens qui, soumis à des épreuves appropriées, *n'oublieront pas* les maximes qu'on leur a enseignées comme règles de leurs fonctions ; seuls les *μνήμονες* seront admis au nombre des futurs gardiens ⁽³⁾. Quant au gardien suprême qui n'est autre que le philosophe, comment pourrait-il être dénué de la même

(1) *Varia Socratica*, p. 138. — (2) Se parlant à lui-même, Strepsiade avait été plus dubitatif : « Comment, se disait-il sur le seuil de l'école, vieux que je suis, sans mémoire (ἐπιλήσμων) et lent d'esprit apprendrai-je les finesses précises des raisonnements ? » (129). — (3) *Rep.* III 413 C : τηρητέον δὴ εὐθύς ἐκ παίδων προθεμένοις ἔργα ἐν οἷς ἂν τις τὸ τοιοῦτον μάλιστα ἐπιλανθάνοιτο καὶ ἔξαπατῶτο, καὶ τὸν μὲν μνήμονα καὶ δυσἔξαπάτητον ἐγκριτέον, τὸν δὲ μὴ ἀποκριτέον.

qualité ? « Et s'il ne peut rien retenir de ce qu'il apprend, s'il *oublie tout*, est-il possible que son âme ne reste pas vide de science ?... Ainsi nous n'admettrons pas une âme *dénuée de mémoire* au rang des âmes vraiment philosophiques ; nous la voulons *dotée d'une bonne mémoire* » (1). Aucun homme ne pourra donc songer à la carrière philosophique s'il n'est, entre autres, doué de mémoire, εἰ μὴ φύσει εἶη μνήμων (487 A). Le nombre des philosophes sera toujours minime parce que les aptitudes de l'esprit, parmi lesquelles est comprise la mémoire, sont rarement associées chez le même individu à l'équilibre et à la mesure également indispensables (503 C). L'importance capitale de la mémoire dans ses rapports avec la connaissance, c'est-à-dire avec la philosophie, n'est pas moins fortement affirmée par le Socrate du *Théétète* qui a recours à la double image de la cire accueillante aux empreintes et du colombier garni d'oiseaux (191 C ss.).

Sur ce chapitre de la mémoire, l'accord est donc complet entre le Socrate d'Aristophane et celui de Platon. Une coïncidence accidentelle serait des plus étranges, surtout si, comme c'est le cas, elle n'est pas isolée. Est-il vraisemblable qu'Aristophane et Platon, à trente ans ou plus de distance, cherchant, chacun pour son compte, à énoncer les qualités propres du philosophe, aient tous deux insisté sur la mémoire et tous deux également placé leur doctrine en termes quasi identiques dans la bouche d'un prête-nom appelé Socrate ? Croire que Platon a copié Aristophane sur ce point serait bien plus invraisemblable encore. La seule explication de cette coïncidence est en même temps la plus naturelle, à savoir que cette doctrine touchant l'utilité de la mémoire pour le philosophe était celle que professait le Socrate authentique. Vu l'identité des termes dans lesquels il y est fait allusion par ces deux auteurs, nous avons probablement les mots mêmes dont Socrate se servait.

Une aptitude physique singulière. — S'il est naturel qu'on réclame du futur philosophe qu'il ait une bonne mémoire, il peut paraître plus étrange d'exiger de lui l'aptitude à supporter la *station debout*, car elle semble convenir à un militaire mieux qu'à un intellectuel. C'est pourtant une capacité pareille que réclame aussi du néophyte le chœur des *Nuées* (...καὶ μὴ κάμνεις μῆθ' ἔστῳς μήτε βαδίζων,

(1) *Rep.* 486 CD : τί δ' εἰ μηδὲν ὦν μάθοι σῶζειν δύναίτο, λήθης ὦν πλέως ; ἀρ' ἂν οἶός τ' εἶη ἐπιστήμης μὴ κενὸς εἶναι ;... ἐπιλήσμονα ἄρα ψυχὴν ἐν ταῖς ἰκανῶς φιλοσόφοις μὴ ποτε ἐγκρίνωμεν, ἀλλὰ μνημονικὴν αὐτὴν ζητῶμεν δεῖν εἶναι.

v. 415). Cette exigence paraîtra moins inattendue si l'on se rappelle que Socrate, au témoignage du *Banquet*, pouvait à l'occasion rester debout immobile un temps prolongé, perdu dans sa méditation. Une scène pareille, rapporte Alcibiade (*Banquet* 220 C), excita l'étonnement de ses compagnons d'armes au camp devant Potidée, une dizaine d'années avant la représentation des *Nuées*. Un jour, à l'aurore, Socrate s'était planté debout à réfléchir (είστήκει σκόπων). Sans changer de position, il avait poursuivi sa recherche (είστήκει ζητῶν). Midi était venu, puis le soir, sans amener de changement. Les soldats se montraient cet original en se disant l'un à l'autre qu'il était là depuis le petit jour (ἔξ ἑωθινοῦ φροντίζων τι ἔστηκεν).

Comme on était en été, ils sortirent leurs paillasses pour le surveiller et voir s'il resterait ainsi toute la nuit (εἰ καὶ τὴν νύκτα ἔστήξοι). C'est ce qui arriva en effet. Il ne bougea pas avant le lever du soleil (ὁ δὲ εἰστήκει μέχρι ἕως ἐγένετο καὶ ἥλιος ἀνέσχευ). Alors il adressa une prière à l'astre et se retira.

Le début du *Banquet* (174 D, 175 AB) apporte un autre spécimen de cette curieuse propension de Socrate. Tandis qu'il se rend chez Agathon en compagnie d'Aristodème, soudain il s'arrête, sa pensée concentrée sur lui-même (ἑαυτῷ πως προσέχοντα τὸν νοῦν). Son compagnon qui veut l'attendre reçoit l'ordre de continuer seul. Comme l'absence de Socrate se prolonge, l'hôte expédie un serviteur voir où il s'attarde. « Le Socrate dont vous parlez, revient dire l'esclave, retiré dans l'avant-cour des voisins, s'y tient debout, immobile, et refuse d'entrer malgré mes instances » (ἐν τῷ τῶν γειτόνων προθύρῳ ἔστηκεν). Agathon veut qu'on insiste, mais Aristodème l'arrête : « Laissez-le tranquille. C'est une habitude qu'il a. Parfois il se retire et, où qu'il se trouve, se tient debout, immobile » (ἐνίοτε ἀποστὰς ὅποι ἂν τύχη ἔστηκεν). Ainsi fut fait, et Socrate n'arriva qu'au milieu du souper, une fois sa méditation terminée (175 C) ⁽¹⁾.

Le disciple des *Nuées* doit pouvoir se tenir debout sans fatigue. Le Socrate platonicien médite effectivement debout des heures entières. Le disciple du « phrontistérion » s'efforcera évidemment de s'identifier autant que possible à son maître. Les aptitudes qu'on

(1) Sur cette capacité de concentration de Socrate, cf. encore deux passages du *Phédon* ; 84 C : σιγή οὖν ἐγένετο ταῦτα εἰπόντος τοῦ Σωκράτους ἐπὶ πολὺν χρόνον, καὶ αὐτὸς τε πρὸς τῷ εἰρημένῳ λόγῳ ἦν ὁ Σωκράτης, ὡς ἰδεῖν ἐφαίνετο ; 95 E : ὁ οὖν Σωκράτης συχνὸν χρόνον ἐπισχῶν καὶ πρὸς ἑαυτὸν τι σκεψάμενος, οὐ φαῦλον πρῶγμα, ἔφη, ὦ Κέβης, ζητεῖς.

lui demande ne peuvent donc être que celles dont celui-ci est doué. Les deux Socrates se rencontrent encore ici. Chacun reçoit de sa tradition respective une même capacité, et, cette fois-ci, une capacité si particulière qu'il est impossible d'en faire l'attribut de quelque philosophe type. Ce ne peut être — comment autrement la concordance des *Nuées* et du *Banquet* s'expliquerait-elle ? — qu'un trait authentique du Socrate historique. M. Robin, qui n'est guère porté à voir dans le discours d'Alcibiade du *Banquet* un portrait du Socrate authentique, reconnaît pourtant qu'il « doit contenir plus d'un trait de vérité historique »⁽¹⁾. L'un de ces traits vient d'être relevé. Il serait facile de multiplier ces exemples et de mettre, sous la plupart des caractéristiques attribuées par Alcibiade à l'objet de son panégyrique, un ou plusieurs textes correspondants tirés d'Aristophane. Cette étude, que le manque de place nous empêche de poursuivre ici, serait de nature à nous faire hésiter à partager l'opinion de ceux qui, comme M. Robin, veulent voir dans ce morceau fameux une description du « sage surhumain et surnaturel » plutôt qu'un éloge, passionné il est vrai et sans doute quelque peu hyperbolique, du fils bien humain de Sophroniscos. Et ce ne serait pas là un résultat de faible conséquence.

Les « va-nu-pieds ». — Les concordances entre Aristophane et Platon en ce qui touche Socrate ne sont pas toujours aussi parfaites. Parfois elles laissent une marge à l'interprétation. Voici un cas encore assez simple. Dans les *Nuées* tous les occupants du « phrontistérion » sont, en bloc, qualifiés de *va-nu-pieds* (ἀνυπόδητοι). Socrate leur donne l'exemple, puisque le chœur des Nuées lui-même se déclare favorable à lui « à cause des maux qu'il supporte à marcher nu-pieds » (363). L'abandon des chaussures est une condition de l'initiation aux mystères du « pensoir » (719). Quand Strepsiade en sort, il est nu-pieds (853). Ce détail de tenue caractérise donc, dans la Comédie, le maître et les disciples ; c'est la marque, ou plutôt, *une* des marques extérieures qui distinguent les membres de l'École. Tout le monde est astreint à cette pratique, comme dans un ordre monastique déchaussé. Dans les Dialogues, la suppression des chaussures est une originalité propre au seul Socrate. Il va toujours nu-pieds (*Phaedr.*, 229 A), même par le froid le plus vif (*Banq.*, 220 B) ; le voir un jour avec des souliers aux pieds provoque l'étonnement de ceux qui le

(1) Ed. du *Banquet*, p. CII.

connaissent (*id.*, 174 A). Parmi les familiers du maître, Platon n'en connaît qu'un à partager cette habitude : c'est un certain Aristodème de Cydathénéon, « un petit homme qui allait toujours nu-pieds » (ἀνυπόδητος αἰεί, cf. *Phaedr.*, 229 A), est-il dit dans le *Banquet* (173 B), et immédiatement le narrateur ajoute que ce personnage était un admirateur de Socrate des plus passionnés de l'époque (Σωκράτους ἔραστής ὢν ἐν τοῖς μάλιστα τῶν τότε, *id.*, 173 B). Les deux indications vont de pair. La ferveur d'Aristodème pour Socrate s'exprime jusque dans l'imitation des détails de sa toilette. Mais cette imitation est volontaire et individuelle. Nous ignorons si d'autres faisaient comme lui. Comparé à Platon sur ce point, Aristophane étend notoirement à tout un groupe une caractéristique du seul Socrate et peut-être d'un ou deux fanatiques parmi ses adeptes. Ne doit-on pas reconnaître ici un procédé d'exagération comique ? Socrate va pieds nus et quelques exaltés l'imitent ; cela suffit pour suggérer de le transformer en inspirateur d'une bande de va-nu-pieds. Et Aristophane de le présenter burlesquement comme l'abbé, avant la lettre, de quelque ordre de moines déchaux et faméliques.

L'Ecole. — Ces dernières observations anticipent la solution d'un problème de plus grande portée, celui de *L'Ecole*. Sur ce point, il semble, à première vue, qu'il y ait contradiction absolue entre la Comédie et les Dialogues.

Dans les *Nuées* Socrate est présenté comme le directeur d'un conventicule d'initiés qui se livrent, dans un local clos, à des exercices dialectiques et spirituels, ainsi qu'à des études scientifiques. Une discipline ascétique règne dans le « phrontistérion », la chambre de méditation, dont le nom est emprunté à l'occupation principale de ses habitants qui est de « phrontizein », méditer. Les membres de la société partagent avec leur maître, qu'ils entourent d'une vénération superstitieuse, le mépris des soins corporels, de la bonne chère et des passe-temps usuels de la jeunesse.

A l'inverse de ces indications, le Socrate de *l'Apologie* platonicienne, qui se réfère d'ailleurs expressément à la comédie d'Aristophane, déclare emphatiquement n'avoir jamais été le maître de personne ni, par conséquent, possédé de disciples. Lui en attribuer n'est qu'insinuation malveillante⁽¹⁾. Malgré l'envie que lui inspire la science

(1) *Apol.* 33 A : ... οὓς οἱ διαβάλλοντές μέ φασιν ἔμοις μαθητὰς εἶναι. ἐγὼ δὲ διδάσκαλος μὲν οὐδενὸς πώποτ' ἔγενόμην.

d'un Gorgias, d'un Prodicos, il ne saurait les imiter dans leur activité professorale, puisqu'il est un ignorant (19 D- 20 C). Ces dénégations se fondent sur la fameuse proposition socratique : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ». En l'utilisant ici Socrate ne joue nullement sur les mots pour réfuter verbalement une accusation, il exprime une conviction profonde. On peut, pense-t-il, chercher de concert en quoi consiste la vraie nature de l'homme. Mais cette découverte, qui doit aboutir à un reclassement des valeurs essentielles, chacun est appelé à la faire individuellement, par son effort personnel. La seule mission que s'attribue Socrate consiste à attirer l'attention de ses semblables sur la nécessité de cette recherche indispensable ; il ne peut l'entreprendre à leur place. C'est pourquoi il ne demande point d'honoraires (33 B, 31 B). Le « définisseur » par excellence ne peut tolérer qu'on appelle « maître » un homme qui ne prétend enseigner quoi que ce soit, ni « disciple » celui auquel on n'a rien promis d'apprendre. Et ne voilà-t-il pas un cinglant démenti infligé à l'auteur des *Nuées* ?

Regardons cependant d'un peu plus près l'ensemble des Dialogues. Ils offrent indiscutablement le spectacle d'un homme qui parle et qu'entoure un groupe serré d'auditeurs. D'ailleurs, du même souffle qui lui fait répudier le nom de maître, le Socrate de l'*Apologie* affirme qu'il ne s'est jamais refusé à aucun interlocuteur de bonne foi, mais sans prendre de responsabilité quant aux conséquences qui pourraient découler pour celui-ci de leur entretien (33 AB). Cela étant, comment le gros public, qui juge sommairement d'après ce qui le frappe, aurait-il pu distinguer l'activité de Socrate de celle de n'importe quel autre « professeur de sagesse » ? On le voyait passer son temps à interroger, à réfuter, à exhorter des auditeurs. Il ne s'en cachait pas, bien au contraire. Il reconnaissait qu'il s'agissait là pour lui d'une mission divine (29 DE, 31 B). Honoraires ou pas d'honoraires, le vulgaire ne pouvait voir en lui qu'un maître entouré de disciples (1).

La conclusion apparaît d'autant plus inévitable quand on considère, toujours d'après le seul Platon, la qualité de certains de ces auditeurs. Socrate lui-même dit qu'il y en avait beaucoup de jeunes

(1) L'admission au « phrontistérion » dans les *Nuées* n'est nullement subordonnée au paiement d'un écolage. Socrate lui-même n'y fait aucune allusion. Strepsiade parle bien d'une récompense pour le maître, mais plutôt comme d'un cadeau librement offert (98, 245) ; cf. TAYLOR, *Varia Socratica*, p. 158, n. 2.

(*Apol.*, 23 C) ; et des dialogues comme l'*Euthydème* et le *Lachès* montrent la jeunesse brûlant de s'approcher de lui pour profiter de ses entretiens. Il ne peut être question ici d'une curiosité passagère, assouvie par un bref contact. Ces jeunes gens désirent bien se mettre à « l'école de Socrate », que l'expression soit prise au propre ou au figuré. « Quelques-uns se plaisent à passer beaucoup de temps avec moi », dit-il dans l'*Apologie* (33 B). En 399, il peut en citer par leur nom toute une série et faire appel au témoignage de leurs proches pour qu'ils déclarent si le moral de leurs jeunes parents a souffert de cette fréquentation (33 E ss.). Une telle attestation n'a de valeur que si les intéressés ont été pendant un temps prolongé sous l'influence de Socrate. Une rencontre isolée ne saurait avoir d'effet sérieux. Platon invite donc à reconstituer autour de Socrate un cercle d'intimes, plus permanent que la foule des interlocuteurs auxquels il s'adresse au hasard de ses rencontres, et les Dialogues contiennent en effet quelques portraits caractéristiques de ces fidèles dont le trait distinctif est leur fanatique enthousiasme pour le maître. En général, ils n'ont pas laissé de nom dans l'histoire de la philosophie.

Voici d'abord Apollodore de Phalère que nous présente le préambule du *Banquet*. On ne peut s'empêcher de lui appliquer l'épithète de néophyte ou de converti. Il en a tout l'exclusivisme. Socrate lui a révélé le sens de la vie, et désormais rien ne trouve grâce à ses yeux hormis Socrate. Il faut voir dans les premières pages du *Banquet* sur quel ton il parle des malheureux restés dans le « monde ». Depuis plusieurs années, il suit Socrate comme son ombre pour ne perdre ni une de ses paroles, ni un de ses gestes (ἀφ' οὗ δ' ἐγὼ Σωκράτει συνδιατρίβω καὶ ἐπιμελὲς πεποιήμαι ἐκάστης ἡμέρας εἰδέναι ὅ τι ἂν λέγῃ ἢ πράττῃ, οὐδέπω τρία ἔτη ἐστίν *Banq.*, 172 C). Il est présent lors du procès de 399 et se porte caution avec Platon et Criton pour le paiement d'une amende éventuelle (*Apol.*, 34 A, 38 B). Après la condamnation, il est assidu à la prison (*Phédon*, 58 AB). Au dernier moment nul n'est plus véhément dans l'expression de sa douleur, au point que Socrate lui adresse une amicale réprimande (*id.*, 117 D).

Non moins passionné dans son admiration était Aristodème de Cydathénéon, surnommé le « petit », qui nous est déjà connu par son habitude d'aller nu-pieds à l'imitation du maître (cf. ci-dessus). Apollodore, qui tient de lui la narration du banquet chez Agathon, l'appelle « un des plus fervents amoureux de Socrate parmi ceux de

l'époque » (*Banq.*, 173 B). Le mot ἐραστής, qu'il faut naturellement prendre au figuré, puisque Socrate avait environ cinquante-cinq ans au moment de ladite réunion, exprime bien le caractère sentimental de cette dévotion. L'expression employée par Apollodore montre d'autre part qu'elle ne lui était pas particulière : Socrate avait toujours autour de lui de ces « amoureux ». On remarquera l'entière soumission d'Aristodème aux volontés du maître et la fidélité avec laquelle il s'attache à ses pas (*Banq.* 174 B, 223 D). Ces deux traits lui sont communs avec Apollodore.

Chéréphon de Sphettos, dont les Comiques font le disciple type, n'a pas chez Platon une physionomie différente des deux précédents. Il est depuis sa jeunesse aux côtés de Socrate (ἐμός τε ἑταῖρος ἦν ἐκ νέου *Apol.* 20 E), il professe pour lui une admiration sans borne puisqu'elle lui a fait poser à la Pythie la fameuse question : y a-t-il un homme plus savant que Socrate ? Celui-ci s'excuse de cette exagération en invoquant le caractère passionné du personnage (*id.*, 21 A) ; ailleurs il le traite de « maniaque » (μανικός, *Charm.*, 153 B) et Platon lui a fait proclamer dans le *Gorgias* son amour de la philosophie (458 C). Socrate et Chéréphon sont une paire d'inséparables dans les Dialogues comme dans la Comédie.

Il faudrait citer encore parmi les intimes l'ami d'enfance et compagnon de dème de Socrate, le fidèle Criton. Sans grande propension à la philosophie, son attachement à son ami est à toute épreuve. Il s'occupe surtout des choses pratiques, comme on le voit dans le *Phédon*. Dans le cercle socratique il représente le « côté de Marthe », tandis que Chéréphon, Aristodème et Apollodore appartiennent au « côté de Marie ». Et, dans les dernières années, celui-ci comprenait aussi un jeune homme de grande espérance, Platon, fils d'Ariston. Il a dû être un familier du maître puisque son frère Adimante est un de ceux auxquels Socrate fait appel comme témoin à décharge contre ceux qui l'accusent de corrompre la jeunesse (*Apol.*, 33 E).

Après ces observations est-il possible de nier que Platon nous montre autour de Socrate un groupe de fidèles dont la composition a pu se modifier selon les années, mais dont les membres successifs se distinguent par leur ferveur ? Les plus passionnés d'entre eux ressemblent singulièrement aux disciples des *Nuées*. Ils professent à l'égard du maître la même admiration exclusive allant jusqu'au mimétisme, ils sont animés envers lui du même religieux respect, qui se double d'une condescendance méprisante à l'endroit des non

initiés. Leur exclusivisme agressif, dont Apollodore fournit la preuve, devait les faire apparaître aux gens du dehors comme une société plus homogène et plus imperméable qu'elle ne l'était en réalité. Il devait aussi contribuer à déformer pour le public la vraie figure de Socrate. L'auteur du *Gorgias* nous renseigne lui-même sur l'aspect qu'offraient à un profane Socrate et ses familiers ; c'était le spectacle d'un homme qui gaspille son existence à « chuchoter dans un coin avec trois ou quatre jeunes gens » (*Gorg.*, 485 D). Ainsi apparaissent-ils au « mondain » qu'est Calliclès. N'y a-t-il pas déjà là en germe le « phrontistérion » et son ésotérisme ? Or Aristophane dépeint justement de l'extérieur ce que Platon fait voir par le dedans. Mais l'observateur impartial reconnaîtra indubitablement qu'un auteur profane, désireux de faire rire, n'aurait pas à forcer beaucoup la note pour tirer des données des Dialogues touchant les intimes de Socrate quelque chose comme l'École burlesque des *Nuées*. Il suffit de multiplier les Apollodore, et de les grouper en une association mystérieuse.

Une première conclusion se dégage donc encore ici de la confrontation de la Comédie et des Dialogues. Loin d'être inconciliables sur le chapitre qui nous occupe, les deux traditions présentent de nombreuses coïncidences. Pour les raisons qui ont déjà été indiquées, les points sur lesquels elles portent doivent être regardés comme authentiques. Nous considérons donc comme acquise la présence autour de Socrate d'un groupe permanent de fidèles admirateurs, ardents à l'imiter dans sa vie intérieure comme dans sa vie visible.

Est-ce à dire qu'ils ont formé autour du maître une communauté organisée soumise à une discipline ascétique et domiciliée dans un local analogue à un couvent ainsi qu'on le voit dans les *Nuées* ? Nullement, car c'est justement sur ces points que les traditions s'opposent. Platon ignore la communauté, et le Socrate de l'*Apologie* ne veut pas même entendre parler de disciples. Mais la divergence est facile à expliquer. Il suffit de la mettre au compte de l'invention comique et des nécessités de la scène. Le « phrontistérion » n'est autre chose que l'expression matérielle d'une réalité idéale : la communauté spirituelle de ceux dont l'activité consiste à « phrontizein », à méditer. La scène d'Aristophane a fréquemment pour fond deux maisons. Ici l'une sera assignée à Strepsiade, l'autre aux « méditateurs ». Le « phrontistérion » est né. On notera à l'appui de cette opinion que, dans l'*Apologie*, Platon n'a pas jugé nécessaire de faire la moindre

allusion à cet édifice. Preuve que personne n'a pris au sérieux cette histoire de communauté. Le fait d'enseigner à des élèves est tout autre chose. Il fallait ici faire comprendre ce qui, malgré les apparences, distinguait Socrate des grands professeurs de sagesse, et Platon y a mis tous ses soins. Nous croyons donc, en nous fondant sur la méthode d'investigation que nous avons essayé de définir au début de cette étude, qu'il n'a jamais existé d'École socratique, au sens matériel et administratif du terme, que dans la comédie d'Aristophane. C'est une pure invention comique dont il n'est pas légitime, à notre avis, de se servir pour attribuer à Socrate la direction d'une école scientifique de type ionien comme le fait Burnet ou celle d'un conventicule à la mode pythagorico-orphique ainsi que le veut Taylor ⁽¹⁾. Pour admettre en effet l'une ou l'autre de ces vues, il faut accorder à la tradition comique, sur des points où elle est isolée, un crédit auquel elle n'a droit que si d'autres témoignages la confirment. Il faut de plus rejeter des affirmations catégoriques de l'*Apologie* de Platon touchant le fond même de la question. On ne saurait s'y résoudre, surtout quand une interprétation vraisemblable, fondée sur les possibilités du genre comique, fournit une explication suffisante à de telles inventions.

Les observations faites jusqu'ici nous interdisent donc de croire à l'École comme institution. Mais il ne s'agit que du cadre. Restent les doctrines et disciplines qui étaient censées y être enseignées et qu'il faudrait expliquer dans leur présentation comique. C'est là un problème délicat dont la discussion ne peut être abordée ici, mais il est clair que les conclusions auxquelles nous venons d'aboutir touchant le « phrontistéron » ne pourraient être sans influence sur sa solution ⁽²⁾.

* * *

(1) *Greek Philosophy*, p. 147; *Varia Socratica*, p. 166 ss., 174. On lira sur ce sujet avec profit les judicieuses remarques de Rogers (*ouvr. cité*, 144 ss.). Se rallier sur ce point aux opinions du critique américain n'implique pas l'adoption de son Socrate comique type populaire du philosophe. — (2) On sait que les sciences physiques et naturelles sont pratiquées dans le « pensoir » des *Nuées* au même titre que la dialectique et la rhétorique. Là aussi la contradiction avec l'*Apologie* (18 B) paraît criante. Cependant nous avons appris que quelques traits réels suffisent à la comédie pour élever une construction fantaisiste. Ce sont eux qu'il faut découvrir. On vient de voir que Socrate considérait la mémoire comme essentielle pour le philosophe; à quoi cette faculté lui servirait-elle, sinon à conserver présentes à l'esprit des notions positives, des connaissances scientifiques? Sans les enseigner lui-même, Socrate a pu recommander à ses auditeurs l'acquisition de ces connaissances.

Il faut arrêter ici ces recherches afin de ne pas prolonger excessivement cet article qui n'a d'autre but que de montrer par quelques exemples de quelle manière et dans quelle direction nous paraît devoir être poursuivie l'enquête sur le Socrate historique. On objectera sans doute qu'à prendre pour base la comédie, et notamment les *Nuées*, on risque de s'interdire l'accès au cœur du sujet, c'est-à-dire à la pensée de Socrate. Les comparaisons qui viennent d'être instituées apportent bien, dira-t-on, quelque lumière sur des détails de mœurs de Socrate et de ses admirateurs ; l'essentiel échappe à leur prise. Il est évident qu'une comédie de quinze cents vers ne peut faire allusion directement à tous les aspects de la doctrine du penseur qu'elle prend pour thème. A première vue, par exemple, les *Nuées* ne paraissent contenir aucune allusion ni aux Idées, ni à la théorie du bien — connaissance. Dans ce cas une confrontation de Platon et d'Aristophane deviendrait, sous ce rapport, impossible, et notre méthode ne fournirait aucun éclaircissement quant à l'attribution de ces doctrines à Socrate ou à Platon. On remarquera cependant que chez un être comme Socrate la vie et la pensée forment un tout indissoluble⁽¹⁾. Son comportement est l'expression de ses idées et convictions, et, bien plus que pour la plupart des penseurs, on est en droit de conclure de l'un aux autres. Il n'est donc pas si indifférent qu'on pourrait le croire d'acquérir des connaissances assurées touchant sa manière de vivre. Ainsi la faculté de concentrer indéfiniment sa pensée, l'indifférence momentanée aux choses extérieures, dûment attestées chez Socrate par le témoignage concordant des deux traditions comique et socratique, révèlent en lui un contemplateur de réalités suprasensibles. Et voilà qui nous ramène à la question des Idées⁽²⁾. L'importance que Socrate attribue à la mémoire permet de

(1) Le principal enseignement de Socrate a été sa vie, et il est artificiel de distinguer, comme le fait par exemple Boutroux dans l'étude citée précédemment, sa doctrine de son caractère. L'une ne se comprend pas sans l'autre. — (2) A ce propos il faut signaler, sans pouvoir nous y attarder, une remarque très suggestive de Rogers dans son ouvrage déjà cité sur le *Problème socratique*. L'analyse des dialogues de Platon lui révèle deux aspects des Idées. Elles apparaissent tantôt comme instruments de connaissance rationnelle, scientifique, jouant le rôle des axiomes en mathématique, tantôt comme objets de contemplation esthétique, mystique et religieuse. Sans doute, concède l'auteur, le même esprit peut se placer successivement à ces deux points de vue, mais il est aussi possible et même plus vraisemblable qu'il y a là des attitudes permanentes de deux penseurs différents. Dans ce cas, la première appartiendrait à Platon, la seconde à Socrate. Platon aurait procédé à une rationalisation des Idées, objets de la connaissance intuitive de

conclure qu'il exige du philosophe la possession de connaissances positives étendues. Les traits authentiques de la physionomie morale, physique et intellectuelle de Socrate que la comparaison d'Aristophane et de Platon permettra de déterminer n'ont pas en effet seulement leur valeur immédiate ; ils pourront encore servir de base à des inductions. La présence d'un certain caractère, dans une personnalité et une pensée homogènes, peut garantir celle d'un autre. Il faudra, avec prudence, imiter le paléontologue reconstruisant avec un seul os un squelette tout entier.

Mais ce n'est là qu'une *cura posterior*. Il s'agit pour le moment encore de la première étape du travail, celle qui consiste à isoler toutes les données socratiques contenues dans les *Nuées* pour chercher si elles ont des correspondances dans les Dialogues. Malgré le labeur fourni par les savants dont nous avons suivi les traces, l'entreprise est à peine commencée ; l'instrument dont on se servira demande encore des revisions. Aristophane est loin d'avoir livré tous ses secrets. C'est une œuvre de patience infinie à laquelle sont conviés les chercheurs, car il faudra soumettre successivement à cette enquête comparative presque tous les mots de la comédie. Cette tâche achevée, on pourra rapprocher les résultats sûrement acquis et, de ces fragments épars, reconstituer la statue. L'entreprise en vaut la peine quand il s'agit d'un Socrate.

Καλὸν γὰρ τὸ ἄθλον, ροῦνὸν-νὸν ρεπέτερ ἀvec l'objet même de nos recherches, καὶ ἡ ἐλπὶς μεγάλη.

« Car la récompense est belle, et grande notre espérance. »

Victor MARTIN.

son maître. Il y a là une ligne d'enquête qui mérite d'être poursuivie. On pourra chercher sur cette voie une réponse à la question autrefois posée par Schleiermacher et qui conserve toute sa valeur : que doit avoir été Socrate, en plus de ce que Xénon nous rapporte de lui, pour avoir fourni à Platon l'occasion et le droit de lui donner dans ses Dialogues le rôle qu'il lui a donné ? Cette question pourrait aussi bien être posée à propos du Socrate d'Aristote. Ni l'auteur des *Mémorables* ni celui de la *Métaphysique* n'ont tracé un portrait du fils de Sophroniscos qui justifie son influence et sa postérité spirituelle. Il a dû avoir d'autres traits encore, peut-être le savant américain nous en révèle-t-il quelques-uns.